
CARMEN KORN

FILLES
D'UN TEMPS
NOUVEAU

LES ANNÉES D'ESPOIR 1949-1968

ROMAN




CHARLESTON

CARMEN KORN

FILLES D'UN TEMPS NOUVEAU

LES ANNÉES D'ESPOIR 1949-1968

Hambourg, printemps 1949.

Quatre ans se sont écoulés depuis la fin de la guerre. Quatre ans que Henny, Ida et Lina sont sans nouvelles de Käthe. Après des temps tumultueux, l'Allemagne est en reconstruction et les trois amies recommencent à mener une vie normale. Henny a épousé Theo et tous deux continuent à travailler au service gynécologie et maternité de l'hôpital. Lina a ouvert une librairie et Ida habite toujours avec Tian et leur petite fille, Florentine, dans la pension familiale. Mais malgré ce vent d'espoir, les décennies d'après-guerre sont agitées. Entre la construction du mur de Berlin, l'arrivée de la pilule et de la télévision, la musique des Beatles et les soulèvements étudiants, les amies du quartier d'Uhlenhorst s'efforceront de se bâtir une nouvelle vie et de profiter des petits bonheurs.

Dans ce nouveau volet, Carmen Korn explore l'optimisme des années d'après-guerre en Allemagne, à travers les destins inoubliables de quatre amies.

« LA BRILLANTE CARMEN KORN PARVIENT UNE NOUVELLE FOIS À CAPTURER L'AIR DU TEMPS AVEC SON ÉCRITURE IRRÉSISTIBLE. »

Hamburger Morgenpost

Traduit de l'allemand par Céline Maurice

ISBN : 978-2-38529-059-7



9 782385 290597

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : le-petitatelier.com

Photo : © Carl Sutton / Intermittent



C
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

FILLES D'UN TEMPS
NOUVEAU

Les années d'espoir 1949-1968

De la même autrice :
Filles d'un temps nouveau, 2021

Titre original : *Töchter Einer Neuen Zeit. Zeiten des Aufbruchs*
Copyright © 2017 by Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg
Publié par l'intermédiaire de l'agence EDITIO DIALOG, Lille, France.
www.editio-dialog.com
Traduit de l'allemand par Céline Maurice

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-059-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Carmen Korn

FILLES D'UN TEMPS
NOUVEAU

Les années d'espoir 1949-1968

Roman

Traduit de l'allemand par Céline Maurice


CHARLESTON

*À nos mères et nos pères,
Anneliese et Heinz Korn,
Ursula et Paul Hubschmid.*

LISTE DES PERSONNAGES

HENNY ET SA FAMILLE

Henny Lühr, née Godhusen

Née en 1900. À quarante-huit ans, Henny a déjà vécu plusieurs vies. Son premier mari, Lud Peters, est mort en 1926 dans un accident de la circulation. Henny est maintenant divorcée de son second mari, Ernst Lühr, maître d'école. Quant à son métier de sage-femme à la clinique pour femmes de Finkenau, elle l'aime toujours.

Else Godhusen

Mère de Henny, veuve depuis la mort de son mari, Heinrich, pendant la Première Guerre mondiale.

Marike Utesch, née Peters

Née en 1922, fille de Henny et Lud. La jeune doctoresse a épousé Thies, son amour de jeunesse. Après son retour de Russie, Thies a postulé à la NWDR*¹, une

1. Les termes marqués d'un astérisque à la première occurrence sont expliqués dans le glossaire de fin d'ouvrage. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

station de radio nouvellement créée, où il est désormais chargé de la programmation musicale.

Klaus Lühr

Né en 1931 du second mariage de Henny. Il n'a plus de contact avec son père depuis que, à son seizième anniversaire, il a avoué aimer les garçons. Ayant fui le lit de camp de sa grand-mère Else, Klaus vit depuis quelque temps chez le médecin Theo Unger, devenu un paternel ami.

Theo Unger

Le docteur occupe une place toujours plus importante dans la vie de Henny. Theo est issu d'une famille de médecins du quartier de Duvenstedt ; durant la guerre, le jardin potager de sa mère, Lotte, a sauvé la vie des amis de Finkenau. Il est divorcé d'Elisabeth depuis qu'elle est partie à Bristol en 1945 avec le capitaine anglais David Bernard.

LINA ET SA FAMILLE

Lina Peters

Née en 1899. Elle est toujours la belle-sœur de Henny même si son frère Lud est mort depuis longtemps. Ancienne institutrice adepte de l'Éducation nouvelle, elle n'enseigne plus et tient à présent avec des amis la florissante librairie Landmann, nommée ainsi en mémoire de son ami Kurt Landmann, médecin juif de la clinique de Finkenau qui s'est suicidé en 1938 après que les nazis lui eurent retiré son autorisation d'exercer.

Louise Stein

Compagne de longue date de Lina et grande amatrice de cocktails. Elle était jadis conseillère dramatique au

théâtre Thalia et est aujourd'hui copropriétaire de la librairie Landmann. Son père, Joachim Stein, a quitté Cologne pour venir s'installer près de l'Alster.

Momme Siemsen

Originaire de Dagebüll, il a appris son métier de libraire chez Heymann, à Hambourg. Il est à présent lui-même copropriétaire de la librairie de Lina et Louise. Au plan personnel, il se lie difficilement et vit toujours dans la pension de Guste, Johnsallee, avec des partenaires changeantes.

IDA ET SA FAMILLE

Ida Yan, née Bunge

Née en 1901. Depuis son divorce d'avec le banquier Friedrich Campmann, Ida vit elle aussi dans la pension de Guste avec son grand amour, le Chinois Tian Yan, qui dirige une entreprise d'importation de café, et leur fille Florentine, née en 1941, passionnée par la mode depuis son enfance et qui rêve de devenir mannequin.

Guste Kimrath

Compagne du défunt père d'Ida, Carl Christian Bunge. La propriétaire au grand cœur de la pension qui porte son nom accueille toujours des poussins égarés dans la villa de la Johnsallee dont elle a hérité.

KÄTHE ET SA FAMILLE

Käthe Odefey, née Laboe

Depuis que Käthe et sa mère Anna ont été embarquées par la Gestapo en janvier 1945, leurs amis ignorent si elle est encore en vie. Henny est certaine de l'avoir aperçue dans un tramway le jour de la Saint-Sylvestre 1948, mais Theo Unger diagnostique une « hallucination née

de l'espoir » et Henny commence à douter. Si son amie vit encore, pourquoi ne se manifeste-t-elle pas ?

Rudi Odefey

Mari de Käthe, rencontré à la Jeunesse ouvrière. Lui aussi a disparu pendant la guerre. Les amis croyaient que cet amoureux de la poésie était mort jusqu'à ce qu'ils reçoivent un signe de vie depuis un camp de prisonniers de l'Oural. Pourtant, malgré leurs nombreuses démarches auprès de la Croix-Rouge, il demeure introuvable.

Alessandro Garuti

Père de Rudi, apparu sur le tard. L'ancien attaché culturel de l'ambassade italienne à Berlin fait régulièrement le long voyage de San Remo à Hambourg pour chercher son fils.

MARS 1949

LES ABOIEMENTS paraissaient si proches que Theo vint à la fenêtre pour regarder dans le jardin. À peine un soupçon de printemps, là-dehors – ils venaient de traverser un hiver glacial dont les premiers jours de mars ne s'étaient pas encore libérés. Seuls les moineaux pépiaient dans l'érable dénudé, pas même gênés par le grondement du chien.

Le dérangeait-elle, *lui* ? Le dogue appartenait aux nouveaux voisins, qui avaient emménagé au début de l'année. Des gens aimables, parents de l'ancien propriétaire décédé. Avoir un toit presque intact sur la tête était une chance immense, à cette époque. Pour lui. Pour Klaus, le fils de Henny qui vivait chez lui. Pour la famille d'à côté.

Non. Les aboiements ne dérangeaient pas Theo Unger, même s'il n'y avait encore jamais eu de chien dans sa vie, ni à Duvenstedt, le quartier rural où il avait grandi, ni durant les années passées avec Elisabeth ici, dans la Körnerstraße, près de l'Alster. Un chien élégant

aurait pourtant bien convenu à celle qui avait été sa femme pendant vingt-quatre ans.

Il défendait l'idée qu'il n'était jamais trop tard pour de nouveaux départs, alors pourquoi ne pas ouvrir sa porte à un peu de bruit, quelques jappements ? Le silence, voilà ce qui dérangeait Theo. Les ombres alors s'insinuaient et parlaient des disparus.

Un autre bruit retentit dans l'après-midi. Un avertisseur de voiture très aigu, presque une fanfare. Theo posa son verre sur le guéridon, à côté du fauteuil en cuir. Dans le vestibule, il tomba sur Klaus, descendu de sa chambre pour aller ouvrir la porte.

— Quel carrosse ! s'exclama celui-ci. Regarde ça. Il vient de s'arrêter devant chez nous.

En voyant Garuti surgir de la voiture, Theo en crut à peine ses yeux. Alessandro Garuti, vieilli comme eux tous mais toujours paré de sa légendaire élégance.

— *La brava*, dit Garuti.

Il tapota le capot de la vieille Alfa Romeo qui l'avait amené de San Remo à Hambourg en passant par Nice, Lyon et l'Alsace.

— *Una sorpresa*.

Il s'approcha de Theo en riant et le prit dans ses bras. L'Italien aussi trouvait que son vieil ami avait à peine changé, ils ne s'étaient pas revus depuis la guerre. Et c'était étrange qu'Elisabeth ne soit pas près de lui, même si Garuti savait depuis longtemps, grâce à leurs coups de fil, qu'elle avait quitté Theo à l'été 1945 pour partir à Bristol avec un capitaine anglais.

Près de lui, maintenant, se tenait le jeune homme qui rendait sa vie un peu moins solitaire. Klaus. Un nom bref et simple. Alessandro Garuti aimait la langue allemande, mais elle lui semblait parfois un peu monosyllabique. Rodolfo, c'était plus mélodieux. Rudi, son fils et héritier.

Garuti entra dans la villa à un étage, avec son toit percé d'œils-de-bœuf et ses rosiers grimpants. Quelle joie de revoir tout cela. Septuagénaire depuis un an, il espérait pouvoir savourer la paix pendant encore longtemps. Il n'avait appris qu'en 1940 qu'il était le père d'un fils déjà adulte. Rudi avait survécu au conflit mais était toujours *prigioniero di guerra* dans un camp russe de l'Oural. Si seulement il rentrait enfin.

— C'est vraiment une surprise, Alessandro. Nous ne t'attendions qu'en mai, pas maintenant, en ce printemps si froid, dit Theo quand ils furent tous trois au salon.

— Je n'y tenais plus. Peut-être qu'ici, depuis l'Allemagne, je réussirai à contacter Rudi.

Theo Unger pensait que le diplomate retraité, ancien attaché culturel de l'ambassade italienne à Berlin, se faisait des illusions. Pourtant, il n'en dit rien et ouvrit un vin rouge de la vallée de l'Ahr, léger et bien tempéré, pour lui souhaiter la bienvenue.

Ils en viendraient bien assez tôt aux tristes réalités. Käthe, la femme de Rudi, et sa mère Anna étaient elles aussi portées disparues depuis la fin de la guerre. Certains jours, Theo craignait que Henny se fût trompée en croyant apercevoir son amie dans un tramway de la ligne 18, le jour de la Saint-Sylvestre. Käthe demeurait introuvable.

— Vous avez un chien, constata Alessandro.

Il s'était approché de la fenêtre pour regarder le jardin. Theo et Klaus le rejoignirent, étonnés. Le dogue remuait la queue, au milieu du potager. Avait-il sauté par-dessus la haute haie ?

— Goliath !

Une voix appelait du jardin voisin.

Le chien leur jeta un dernier coup d'œil puis reparut à travers la haie de buis. Goliath s'était ménagé une ouverture à sa taille, prévue pour durer.

— *Il cane ha sorriso*, dit Garuti.
Le chien avait souri.

En ce dimanche de mars, Henny était de service en salle d'accouchement. Il naissait un tas de garçons, aujourd'hui, un des miracles de la nature après une guerre. Le sexe masculin mettait tout en œuvre pour combler les lourdes pertes subies sur les champs de bataille du monde entier.

Henny Lühr déposa le petit dans les bras de sa mère pour les laisser faire connaissance avant qu'il soit emmené en salle des nourrissons. Les femmes étaient souvent trop épuisées, dans ces moments-là, mais certaines refusaient de lâcher le petit bonhomme qu'elles venaient de mettre au monde. Un accouchement à domicile créait plus vite la confiance des deux côtés, mais il comportait aussi de plus grands risques.

Sa mère, Else, avait accouché chez eux. Son père, Heinrich, dans la cuisine, avait lâché le sucrier tant il était nerveux. « Eh bien, ce sera une fille », avait prédit la sage-femme en ôtant la bouilloire du feu. Marike en revanche, la fille de Henny, était née en 1922 à la clinique de Finkenau, la maternité jouissait alors déjà d'une excellente réputation. C'était là aussi qu'était né son frère Klaus, neuf ans plus tard. Aujourd'hui venait au monde la génération de l'après-guerre, porteuse de l'espoir d'une paix durable.

Henny jeta un coup d'œil à la pendule. Son service touchait à sa fin ; elle pourrait bientôt récupérer sa salade de pommes de terre dans le réfrigérateur de la salle des infirmières et aller chez Klaus et Theo. Pas de détour par la Schubertstraße, chez sa mère, où elle vivait de nouveau depuis que son propre appartement avait été détruit par les bombes en juillet 1943. Si elle y faisait

un saut, Else se plaindrait qu'elle ne passe pas la soirée avec elle.

Klaus, dix-sept ans, avait sa propre chambre dans la maison de Theo. Celui-ci aurait bien voulu que Henny y emménage aussi, mais pour une fois dans sa vie, elle voulait agir sans précipitation. Tout était allé trop vite, surtout l'amour.

Elle vit Gisela reprendre le nouveau-né pour l'emmener rejoindre les autres nourrissons. Le placenta avait été expulsé au bout de dix minutes et aucune complication n'était à craindre, mais Gisela garderait la mère sous surveillance pendant encore une heure et demie, par sûreté.

Quelque chose chez la jeune sage-femme lui rappelait Käthe, bien que Gisela Suhr eût des cheveux blond roux et des taches de rousseur. Sûrement parce qu'elle était têtue. « La contradiction ambulante », disait le jeune Dr Unger à propos de Käthe à l'époque où celle-ci commençait sa formation de sage-femme à Finkenau, avec Henny.

La veille, elle avait vu Gisela glisser dans son sac un morceau de savon Sunlight. Propriété de la clinique, ce savon. La jeune femme ne semblait pas s'être aperçue qu'elle était observée.

Jadis, Käthe volait des copeaux de chocolat et des portions de beurre dans la cuisine de l'unité de soin privée. Henny l'avait toujours su, sans jamais rien dire.

Non. Elle ne s'était pas trompée, le jour de la Saint-Sylvestre, même si Theo le croyait de plus en plus. Käthe était dans le tramway, leurs regards s'étaient croisés. Pourtant, Henny n'avait pas réussi à monter dans le wagon, l'instant avait été trop stupéfiant, le signal du départ déjà donné, elle entendait encore la sonnette. Une poursuite vaine sur le pavé mouillé, alors que le

tramway de la ligne 18 avait déjà quitté le Mundsbürger Brücke.

« Une hallucination », avait dit Theo. « Une hallucination née de l'espoir. » Mais Henny voyait encore la frayeur dans les yeux de Käthe. Ça n'avait pas été une illusion d'optique. Pourquoi son amie s'effrayait-elle alors qu'elles se revoyaient enfin ? Elles avaient été inséparables dès l'âge de sept ans. Pourquoi Käthe n'était-elle pas venue chez elle après cette rencontre inespérée ? Pourquoi se cachait-elle ? Dans tout Hambourg, pas trace de Käthe.

Un janvier, un février et treize jours de mars avaient passé depuis. L'idée que Käthe ait survécu non seulement à Neuengamme* mais aussi aux marches de la mort après l'évacuation du camp de concentration avait d'abord empli Henny d'allégresse. À présent, il ne restait que la confusion, et un soupçon qu'elle refusait d'admettre.

La porte s'ouvrit et Gisela revint avec le Dr Geerts.

— Je vous emmène, Henny ? Je vais à Winterhude, je peux vous déposer au coin de la Körnerstraße.

Geerts était là depuis longtemps, presque autant que Theo, chef de service de longue date mais qui ne deviendrait sans doute jamais chef de clinique. Peut-être parce qu'il ne croyait pas à la hiérarchie.

— Comment savez-vous que je vais là-bas ?

— Juste une supposition, répondit Geerts.

Il souriait.

Le chemin à pied jusqu'à la maison de Theo fut bref, mais Henny arriva le visage rougi par le vent glacial. Si elle n'avait pas fait la plus grande partie du trajet dans la nouvelle Ford de Geerts, le printemps naissant lui aurait

laissé du givre sur les cils. Klaus l'accueillit à la porte et lui prit ses clés.

— Nous avons un invité, Maman, annonça-t-il. Alessandro Garuti est venu d'Italie.

Theo surgissait déjà dans le vestibule. Il lui ôta son manteau, saisit sa main et la conduisit au salon. Garuti, qui s'était levé, vint vers elle.

Moment d'embarras : être présentée sans avertissement à un grand admirateur de la première épouse. Elisabeth dépassait Henny de beaucoup en matière d'élégance et d'éclat, mais le distingué *signor* Garuti qui lui faisait face était le père de Rudi et le beau-père de Käthe. Sa gêne s'estompa.

À Elisabeth, il aurait baisé la main, Henny fut heureuse qu'il se contente de serrer vigoureusement la sienne. Un accueil chaleureux et cordial. Elle se sentit tout de suite attirée par Alessandro Garuti, qui lui rappelait tant Rudi. Si lui, au moins, pouvait leur revenir.

Quand ils eurent pris place à table pour manger, la conversation passa vite sur Rudi, Käthe et Anna. Garuti était au courant de sa fugace rencontre le jour de la Saint-Sylvestre.

— J'imagine que vous avez fait le tour des instances officielles de la ville, dit-il.

Il pensa à son rendez-vous au bureau d'état civil du quartier de Neustadt, où il avait consulté le registre des naissances de 1900 et appris ainsi la naissance de son fils – ainsi que la mort de Therese, la mère de Rudi.

— Nous sommes allés voir toutes les administrations, répondit Klaus.

— Elle n'est enregistrée nulle part, en banlieue non plus, ajouta Theo.

— Et ne peut donc pas non plus recevoir de tickets de rationnement, précisa Henny.

Comment Käthe avait-elle pu survivre ainsi ?

Ils baissèrent les yeux vers leurs assiettes, silencieux.

— Käthe était dans ce tramway.

La voix de Henny était suppliante.

— C'est Henry Vaughan Berry qui est commandant de la ville de Hambourg, en ce moment ? demanda Garuti.

— Tu le connais ?

Theo regarda Alessandro avec étonnement.

— Un de mes vieux amis a fait ses études à Cambridge avec lui. C'était avant la Première Guerre, mais ils sont restés longtemps en contact.

— Qu'est-ce que Berry pourrait savoir ? demanda Klaus.

— J'essaie, répondit Garuti avec un soupir. On verra bien.

Else Godhusen avait trouvé le conseil dans la *Kluge Hausfrau*¹, la feuille de chou offerte par l'épicier. Ça ne coûtait rien et c'était plein de bonnes idées. Comme la manière de surmonter la solitude quand on était seule chez soi le soir.

Faire comme si le pape en personne était invité à dîner. Bien s'habiller. Couvrir la toile cirée d'une vraie nappe. Un joli verre ciselé et la vaisselle du dimanche. Boire du vin blanc du Rhin à quatre marks quatre-vingt-quinze et un œuf à la russe avec une pointe d'œufs de lump.

Et on est seule à table quand même, pensa Else, agacée par la tache de mayonnaise sur son chemisier en soie. La radio qu'elle devait allumer n'y changeait rien, pas même le programme de divertissement de la NWDR,

1. « La ménagère futée ».

pas même si c'était peut-être Thies, le mari de sa petite-fille Marike, qui avait préparé l'émission.

Elle avait soixante et onze ans et était veuve depuis trente-quatre ans. Veuve de guerre. Il y en avait des tas de nouvelles, maintenant, en plus des mariées de guerre. Quelle expression stupide. Comme si elles avaient voulu épouser la guerre et pas un Anglais ou un Américain.

Else se leva et prit le savon au fiel près de l'évier. Elle ferait quand même mieux d'ôter son chemisier et de remettre son tablier. Les autres conseils de la *Kluge Hausfrau* étaient plus utiles. Écorce de chêne contre les engelures. Ou le patron de la veste de bûcheron pour gamins. Mais Klaus était déjà trop grand pour les mesures indiquées.

Vingt-deux heures passées et toujours pas de Henny. Ce Dr Unger était un monsieur comme il faut mais leur relation n'était pas décente. Jadis, on se mariait tout de suite. Comme Henny l'avait d'ailleurs fait à l'époque. C'était bien beau que Klaus habite chez le docteur au lieu de dormir chez elle, sur le lit de camp du salon, et il avait de bien meilleures notes depuis qu'il avait sa propre chambre. Mais une famille, ça devait être ensemble ; d'autres s'entassaient dans des caves pleines de courants d'air et s'en accommodaient.

Else Godhusen, de plus en plus morose, frotta la tache de gras. Peut-être que de l'eau-de-vie, ça aiderait. Non pas le chemisier, bientôt suspendu à un cintre, trempé. C'était elle qui avait besoin de plus de consolation qu'une gorgée de vin ne pourrait lui en apporter. Au salon, elle sortit un verre à cognac du vaisselier ; le raffinement de la soirée ne serait pas complètement perdu. Elle se servit généreusement et revint à la table de la cuisine.

Où pouvait être Käthe ? Henny l'avait pourtant bien vue. L'appartement des Laboe abritait maintenant une

famille de bombardés, les réfugiées étaient reparties. Else secoua la tête. Et voilà qu'elle repensait à Ernst, dont Henny avait divorcé. Encore une nouveauté. Le divorce.

Pourquoi Käthe ne donnait-elle pas signe de vie ? Elle savait où trouver Henny. Else se resservit.

C'est alors que cette image lui revint. Janvier 1945, Ernst, à la fenêtre, qui n'arrêtait pas de lorgner chez les Laboe. Mais quel pouvait être le rapport avec l'absence de Käthe ?

La symphonie de l'horreur aux premiers jours de l'évacuation du camp. Les voix glaciales des SS. « Plus vite, sales merdes. » Des coups de feu. Les raclements des chaussures de ceux qui en avaient encore, souvent des bouts de bois attachés aux pieds avec de la ficelle. Les voix des malheureux qui s'éteignaient peu à peu au cours de la marche.

Durant d'interminables nuits, Käthe voyait la route devant elle, long ruban gris de désespoir. Ses dernières forces y étaient restées, son âme, ensuite, qui avait presque disparu aussi.

Et pourtant, elle avait réussi à se détacher de ce cortège de fantômes. Elle avait rampé dans le fossé, s'était cachée dans les buissons puis, quand le défilé des prisonniers s'était suffisamment éloigné vers le camp de Sandbostel, s'était glissée dans l'obscurité jusqu'au cabanon planté là, tout seul au milieu du paysage désert.

Tenter la survie. Quelque part entre Hambourg et Brême.

Käthe eut ce petit rire enroué qu'elle avait adopté. Pourquoi tout cela lui revenait-il ce soir ? Parce qu'elle avait perdu son travail, que le docteur avait été découvert et arrêté ? Le docteur qui aidait les femmes à se

débarrasser d'enfants non souhaités. Il n'avait pas révélé le nom de son assistante. Pas encore.

Une sage-femme devenue l'assistante d'un faiseur d'anges. *Rudi. Si tu savais, tu te retournerais dans ta tombe.* Mais où était-il enterré ? En Russie ? Aux portes de Berlin ? Elle n'avait aucun espoir qu'il fût encore en vie. Au printemps 1948, elle s'était adressée une dernière fois au service de recherches, mais ils n'avaient aucune information sur lui. Ils avaient eu l'air stupéfaits quand Käthe n'avait voulu leur laisser ni son nom ni son adresse. Pas d'illusions. Les illusions, ça rendait malade. Encore plus malade.

Non. Rudi était mort.

Bien qu'elle fût seule dans le cabanon, Käthe souligna sa réflexion d'un geste de la main. La tasse avec le reste de chicorée s'envola de la table. Elle se contenta de rassembler les éclats du bout du pied. Ne pas ramasser les morceaux. Il n'y avait rien à recoller et rien à guérir.

Le visage de Henny à la fenêtre du tramway. Qu'est-ce qu'elle faisait sur le pont le jour de la Saint-Sylvestre ? Penser à Lud, qui avait été écrasé là ? Elle avait pourtant Ernst, elle était sûrement bien au chaud quelque part avec lui. Ernst, le délateur. Henny avait su. Depuis janvier 1945, Käthe se le répétait comme si ces mots étaient les perles d'un chapelet.

— J'en ai fini avec toi, Henny.

Elle le dit à voix haute dans sa cabane. À voix haute, et seule. Surtout, ne pas laisser remonter la nostalgie. Ni de Rudi ni d'Anna, et encore moins de Henny.

Käthe se leva et enfila un second gilet. Comme il était froid, ce mois de mars. Mais elle y survivrait aussi. Geler, ça, elle savait faire.

Au début, elle avait vécu sur une barge amarrée sur la Dove Elbe, un bras de l'Elbe. Une épave plus qu'un logis

sûr. L'embarcation ne semblait appartenir à personne, abandonnée peut-être, ou alors le propriétaire était mort depuis longtemps. Ironie du sort, Neuengamme se trouvait à un jet de pierre.

— J'ai vu ton fil à linge.

Une femme, sur la pelouse marécageuse de la rive, au début du premier hiver à Hambourg de Käthe.

— J'aurais mieux pour toi. Où habiter, je veux dire.

— Pourquoi moi ? avait demandé Käthe.

L'autre l'avait emmenée au cabanon du jardin ouvrier. Pas loin du bateau. À Moorfleet.

— Parce que je vais habiter chez Helmut. Mais toi, tu peux me garder ma cabane, si jamais ça marche pas. T'as pas une tête d'arnaqueuse.

Käthe n'avait plus jamais revu cette Kitty.

Et voilà que le docteur était fichu. Ça voulait dire la taule et le retrait de son autorisation d'exercer. Et les enveloppes avec les billets de banque pour elle, ça aussi, terminé.

Käthe ne savait pas quoi faire. Peut-être en finir avec la vie, tout simplement.

Sa dernière conversation avec Elisabeth remontait à début janvier. Il lui avait souhaité une bonne année, lui avait parlé de ce que Henny avait vu sur le pont. Pourquoi son cœur battait-il toujours aussi fort quand la communication avec Bristol était établie ? Leur relation s'était depuis longtemps changée en une amitié décontractée.

— Pas de nouvelles de Käthe et Rudi ? demanda Elisabeth.

— Non. Et chez vous, comment ça va ?

— Très bien. Nous sommes très heureux d'avoir Jack.

— Qui est Jack ?

— *Oh, sorry*, Theo. J'ai oublié de t'en parler. Jack est arrivé chez nous en février. C'est un fox-terrier.

Que lui voulaient donc tous ces chiens ? Pas besoin d'en avoir un à lui. Goliath, le dogue, était revenu dans son jardin le matin même.

— Un fox-terrier, répéta Theo.

Il aurait plutôt vu Elisabeth avec un lévrier. Mince, à longues pattes.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais dit, quand nous étions mariés, que tu voulais un chien ?

— C'est beaucoup plus courant en Angleterre. Et puis, toi et moi, nous ne vivions pas à une époque où on aurait agrandi la famille.

Elle avait raison. Elisabeth avait été dépendante de la main aryenne protectrice que Theo étendait au-dessus d'elle, et cela avait nui à leur union.

— Alessandro est à Hambourg, reprit-il. Il espère pouvoir entrer en contact avec Rudi plus facilement depuis ici.

— Oui, il me l'a expliqué la dernière fois que nous nous sommes parlé.

Ils sont donc en contact. Garuti n'en avait rien dit. Peut-être était-ce pour lui une évidence.

— Salue-le bien de ma part, ajouta-t-elle. *Poor Alessandro. I hope so much that both of them will return.*

Elle prononçait rarement ce genre de phrases. Elisabeth Bernard, anciennement Unger, était en train de devenir anglaise.

— Tu ne regrettes pas, Papa ?

— Pas le moins du monde.

Joachim Stein jeta à sa fille un regard plein d'amour.

Malgré ses quatre-vingt-un ans, il avait osé vendre sa maison de la Rautenstrauchstraße, à Cologne. Cela avait

fait de lui un homme aisé, maintenant que le Deutsche Mark était une devise stable.

— Et tu tiens vraiment à investir ton argent dans notre librairie ?

— Que t'arrive-t-il, Louise ? Toi qui es d'habitude si généreuse, aussi bien pour donner que pour recevoir.

Il éclata de rire.

Louise observa le profil de son père, le nez imposant dont elle avait hérité. On aurait dit un ancien Romain, colonais depuis des générations. Il était presque chauve, son crâne en paraissait encore plus gros. Droit comme un I à la balustrade du pont Lombard, il regardait le Jungfernstieg. Il avait eu l'air triste, un instant.

Joachim Stein ne pensait pourtant pas à la maison du quartier de Lindenthal, à Cologne, où il avait longtemps vécu avec sa femme, Grete. Pas même à la mort de celle-ci pendant un bombardement. Il voyait juste qu'il restait encore beaucoup trop de ruines dans ce monde. Tant mieux s'il pouvait aider à reconstruire.

— J'ai peur que tu ne penses pas assez à toi.

— Ce que je fais ici est de l'égoïsme pur, répondit-il.

Il aimait beaucoup Lina, la compagne de longue date de Louise. Momme, leur associé, lui plaisait aussi. Tout le poussait à soutenir la librairie Landmann pour qu'elle renaisse, plus grande et plus moderne, dans un bâtiment de la place Gänsemarkt endommagé par la guerre. Grete n'avait-elle pas souvent reproché à son mari, le professeur de philosophie, de vivre dans une tour d'ivoire ? Maintenant, Joachim Stein avait les deux pieds dans la vie.

Le petit appartement de la Hartungstraße, entre le quartier de Grindel et la Rothenbaumchaussee, lui était déjà familier, et les ruines de Hambourg guère plus étrangères que sa ville d'origine dévastée.

« Il est bien trop tard pour un nouveau départ, Jo », lui avait dit son vieil ami et médecin traitant.

Bah.

— Des tables de lecture, reprit-il, où les lecteurs puissent s'installer pour examiner les livres au calme. Comme dans une bibliothèque.

— On n'a pas assez de place, rétorqua Louise.

— Des pupitres, alors, comme à la fac.

L'idée n'était pas mauvaise. On verrait bien ce qu'en diraient Lina et Momme. Peut-être restait-il du mobilier dans des caves d'écoles, toutes n'avaient pas été reconstruites, loin de là.

Pourtant, Louise devinait déjà la réaction de Lina. Surtout, rien de vieux ni, pire encore, de noirci par les flammes. Lina ne rêvait que de nouveau départ. Elle ne voyait aucun mal à abattre les façades esseulées pour construire de vilains bâtiments en brique à la place.

Certains passants se laissaient tromper par l'apparence de la rue Immenhof. La belle-sœur de Lina, Henny, avait jadis vécu tout près. Il y avait encore des balais sur les balcons. Des treilles d'acier pendaient, couvertes de clématites desséchées et de lierre. Et de l'autre côté, le vide. Ces immeubles n'auraient-ils vraiment pas pu être sauvés ? Du neuf derrière les vieux murs ?

Louise s'étonna elle-même de soudain donner l'avantage à la préservation, elle qui ne s'était jamais agrippée au passé.

— Et maintenant, allons boire un cocktail, dit Joachim Stein en s'éloignant de la balustrade. À moins que tu aies arrêté ?

— Pas le moins du monde.

— Et où allons-nous ?

— À L'Arronge*, Dammtorstraße, si le trajet n'est pas trop long pour toi.